

veillait maintenant sur les jeunes mariés, écartant d'eux toute satisfaction pour changer leurs joies en peines.

Ainsi, un incendie avait détruit les meules et les greniers, et quelques jours avant que Jean se disposât à aller assurer la ferme et ses récoltes, — ce que le père Violaines n'avait jamais consenti à faire.

Ce fut une perte. Les écuries avaient, comme le reste, beaucoup souffert. Seul, le corps d'habitation était resté intact. Il fallut reconstruire.

L'argent liquide, gardé soigneusement pour des achats de terres depuis longtemps convoitées, fut dépensé.

Il ne resta rien pour se défendre contre l'avenir.

Et l'avenir se présenta très sombre. Ce furent de mauvaises récoltes d'abord, malgré tous les soins. Puis le bétail souffrit. Des chevaux moururent aussi, après des vaches, après un troupeau de moutons tout entier qu'on perdit en moins de trois semaines.

Au lieu d'acheter, au bout de quelques années, il fallut vendre.

Le père Violaines suivait cette débâcle de son œil sournois.

Les années s'écoulaient et il ne pardonnait pas.

Et dans le fond de son cœur, Marie-Thérèse se disait :

— Tout arrive par ma faute. J'ai été coupable. Je suis punie.

Elle s'en ouvrit à son mari.

— Vois-tu, dit-elle, tous nous accable à la fois. C'est parce que l'enfant n'est pas avec nous.

Ce n'était pas la première fois qu'elle faisait semblable allusion. Il n'y répondit point.

Ce jour-là, il prit les mains de sa femme et d'une voix singulièrement énergique :

— Ne me reparle jamais de lui, jamais, tu entends ? Je ne veux pas de cet enfant dans ma maison.

— Le bonheur reviendrait, s'il était là.

— La misère ne me fait pas peur. Le bonheur, je l'aurai tant que tu m'aimeras.

Elle n'osa plus, dès lors, lui faire ces allusions.

Ce fut vers cette époque que s'étant rendue à la préfecture pour demander des nouvelles de son fils, on lui répondit :

— Il s'est enfui, nous ne savons ce qu'il est devenu.

Trois mois après, on lui confirma le renseignement. L'administration était sans nouvelles de Borouille.

Elle resta ainsi pendant un an.

Puis elle eut l'idée de se rendre à Paris ; elle donna des détails ; elle apprit alors que Borouille vivait toujours ; on l'avait arrêté en état de vagabondage et replacé en province.

Dès lors, ce fut à Paris qu'elle vint prendre de ses nouvelles, non pas tous les trois mois, mais tous les six mois, parfois même tous les ans seulement, car les voyages coûtent cher ; elle était obligée de faire des économies en se cachant de Violaines, en se retranchant le nécessaire, puis elle inventait le prétexte d'un voyage à faire à Charleville, ou à Reims, des achats, tout ce qui lui passait par la tête, et de l'une de ces villes elle filait sur Paris. Elle courait avenue Victoria et reprenait bien vite le train qui la ramenait chez elle.

Jean n'avait ainsi aucun soupçon.

Elle suivit ainsi, vaguement, de bien loin, l'existence vagabonde de Borouille. Chaque fois qu'il s'enfuyait on le lui apprenait, et quand l'administration remettait la main sur lui, elle le savait.

Ce fut, nous l'avons dit, pendant une de ses visites qu'elle fit, avenue Victoria, la connaissance de Juliette Larnaudet.

Ces deux femmes se plurent ; elles ressentirent la même attraction l'une vers l'autre ; elles étaient malheureuses toutes deux, toutes deux dignes de pitié.

Et ce fut ainsi que Marie-Thérèse, dans un irrésistible besoin de confidences, fit à Liette le récit de son existence.

Liette l'avait conduite dans son petit logement de la rue Saint-Séverin. Elle l'avait calmée. Elle avait essayé de la consoler un peu, et quand Marie-Thérèse sortit pour courir à la gare de l'Est, reprendre le train des Ardennes, elle se disait qu'en Liette elle comptait une amie.

Elle ne pouvait pas se douter que les événements qui allaient suivre, douloureux et tragiques, resserreraient bientôt cette amitié dans des liens indissolubles.

Liette, on se le rappelle également, aurait voulu avoir l'orgueil de racheter sa fille à l'Assistance publique sans être forcée de recourir à des étrangers, si bien intentionnés qu'ils fussent.

Elle travaillait donc en secret, en dehors des heures qu'elle consacrait à la comtesse du Mesneuil.

Et voilà pourquoi elle avait dit à l'employé de l'Assistance qui lui donnait des nouvelles de sa fille :

— Bientôt je viendrai vous la réclamer.

Mais elle trouvait le temps long. Les économies s'amassaient sous son doigt, lentement, bien lentement, et elle aurait besoin de plusieurs années pour réunir la somme dont elle avait besoin.

Ce fut alors qu'elle essaya de retrouver son mari.

Nous savons comment elle fut accueillie.

VI

Le lendemain même du jour où Juliette reçut de Richard la somme que réclamait l'Assistance publique, elle se présentait pour verser cette somme aux bureaux de l'avenue Victoria.

— Nous allons faire le nécessaire, dit le chef de bureau.

— Et j'attendrai ma fille encore longtemps ?

— Dans deux jours, revenez, nous vous la rendrons.

— Deux jours, répète-t-elle, comme c'est long, mon Dieu !

Et tout à coup, il lui vint une idée :

— Mais ne puis-je partir ? Ne puis-je aller la chercher moi-même ?

— Rien ne s'y oppose. Elle est ouvrière dans une fabrique de tissus, à Saint-Remy-Mal-Bâti, un petit village du Nord, et elle n'a aucune mauvaise note à son dossier.

— Oh ! alors, monsieur, vite, vite... donnez-moi tous les papiers nécessaires... Aplanissez-moi les difficultés...

— Je vais télégraphier au directeur, qui lui-même enverra l'ordre à la fabrique Laverjol de vous remettre Bertine...

— Oh ! merci, merci, monsieur, dit-elle, folle de joie.

Elle rentra chez elle en toute hâte, prit ce qui lui restait d'argent, prévint madame du Mesneuil de ne point s'inquiéter et courut à la gare du Nord.

Le train allait partir. Les portières se fermaient.

— En voiture, madame, en voiture !

Et le train s'ébranla, entraînant la douce Liette vers un nouveau désespoir.

Comme il allait lentement, ce train.

C'était l'hiver ; les champs étaient couverts de neige.

Elle pensait à Bertine.

— Elle a froid, peut-être ; elle doit être si pauvrement vêtue !... Heureusement les misères sont finies ; mère et fille seront heureuses, désormais, dans leur pauvreté.

Et elle faisait des rêves d'avenir ; son imagination inventait les mille détails charmants de leur existence prochaine. Et dans la prévision de son bonheur, le cœur se fondant, elle en oubliait presque ses souffrances passées, l'horrible rue de la Parcheminerie et la sinistre figure de la Berlaude ; elle en oubliait aussi le criminel abandon de Richard d'où était venu tout le mal.

Elle arriva, après avoir deux fois changé de train, à Saint-Remy-Mal-Bâti, le matin, vers cinq heures.

La campagne était encore ensevelie dans une nuit profonde.

Où aller, à cette heure-là ? Les maisons sont fermées ; les habitants endormis.

Elle s'informa auprès du chef de la gare.

— Le village est-il loin, monsieur ?

— Non, madame, un ou deux kilomètres... mais vous n'y trouverez pas d'auberge, il est trop tôt ; si vous voulez attendre à la gare, le poêle est allumé dans la salle d'attente... Vous vous reposerez.

— Merci, monsieur, je veux bien.

Elle était tout engourdi, elle se réchauffa.

— Entrez dans la salle des premières, dit le chef, vous serez mieux pour dormir, dans un fauteuil.

— Oh ! je ne veux pas dormir, dit-elle en souriant.

Dormir, elle y pensait bien, à deux pas de sa fille !

Debout, contre les vitres toutes blanches de givre, elle attendait que le jour parût ! Et avec quelle impatience !... Enfin, l'horizon devint gris ! L'aube éclaircissait le ciel brumeux du côté de l'Orient. Et déjà dans le fond de la plaine, devant elle, grâce à la neige, elle pouvait apercevoir les maisons de Saint-Remy, puis les hautes cheminées des usines, qui se noyaient dans le brouillard blanc.

— Maintenant, dit-elle, je puis partir...

Et en effet, la vie ouvrière commençait autour d'elle ; la ruée humaine était réveillée ; mais la campagne, outée par les tombées successives de la neige, gardait son silence profond.

Elle se hâtait vers le village.

Elle se croisa avec un groupe d'ouvriers, hommes et femmes.

Elle leur demanda :

— La fabrique Laverjol est-elle loin d'ici ? Suis-je sur le bon chemin ?... Voulez-vous me renseigner ?

L'un d'eux lui montra, dans la plaine, des bâtiments noirs au-dessus desquels flottait un long panache de fumée.

— C'est là, madame... à cinq minutes par le chemin de gauche...

— Ah ! comme son cœur battait, au fur à mesure qu'elle s'approchait ! Devant ces bâtiments, elle s'arrêta.

Tisseurs et tisseuses entraient, passant tout près d'elle, et il y avait des enfants parmi eux, des jeunes garçons et des jeunes filles ?

Des jeunes filles !

Elle les considérait avec une sorte d'avidité. Est-ce que Bertine n'était pas parmi celles-là ?

Des petites disaient en se la montrant :

— Regarde donc cette femme, comme elle nous reluque !

D'autres se poussaient, se moquaient :

— On dirait qu'elle a envie de nous manger !